

aux frais de la chambre pontificale, et sous l'inspection du cardinal Farnèse, archiprêtre de la basilique de Latran (1). C'est là que se rendit le pape, accompagné de tout son cortège, pour prendre possession de ses États comme prince temporel. Il y passa le reste du jour. Le soir, il reprit le chemin du Vatican (2), où nous allons le suivre.

(1) Storia di solenni possessi di sommi pontefici da Leone III a Pio VII, da Francesco Cancellieri, in Roma, 1802, p. 64.

(2) Roscoë, t. II, p. 182.

Consulter : Chronicon equestris ordinis Theutonici, in t. V. — Veteris ævi Analect. Ant. Matthæi, Hagæ Comitum, 1738. — Raimundi Duelli Hist. ord. equitum Theutonicorum hosp. S. M. Virginis Hierosolymitani. Viennæ Aust., 1727. — Albani Ghibbesii Trismeg. Medicus, sive Leo pont. laudatus, Romæ, 1700.

CHAPITRE XVIII.

PREMIERS ACTES DE LÉON X. — 1513.

Lettres de Delfini et d'Érasme à Léon X. — Le pape demande et obtient la grâce de Machiavel. — Rappel de Soderini. — Le pape travaille à réconcilier entre eux les princes chrétiens. — Avances qu'il fait à Henri VIII, roi d'Angleterre, à Louis XII, roi de France. — Guichardin est chargé par la république de Florence de complimenter Sa Sainteté. — Le repos de l'Italie est de nouveau menacé. — Ligue de Louis XII et des Vénitiens. — Conseil que le pape adresse inutilement au roi de France. — La ligue franco-vénitienne est défaite. — Bataille de Novare. — Admirable conduite de Léon X après la victoire des alliés du saint-siège.

Pierre Delfini, qui avait écrit une si belle lettre au cardinal quand Soderini fut obligé de s'exiler de Florence, n'était plus à Fontebuona. Il avait été nommé supérieur de l'ordre des Camaldules, et vivait à Venise au milieu de manuscrits dont il avait enrichi son couvent (1). En mourant, il laissa un recueil de lettres que Jac. Brixianus, Bresciani, fit imprimer à Venise en 1524 (2). Or, un moment ce volume devint si rare, qu'on ne pouvait se le procurer même en donnant de l'argent à pleines mains, et qu'à Paris un exemplaire se vendit mille livres, comme nous l'apprennent les bénédictins Edmond Martène et Ursin Durand, qui l'ont fait entrer dans leur collection des Monuments historiques (3). Elles méritent bien cette place glorieuse, ces

(1) Ex hac præstantissimâ urbe, veluti de suavissimo flore, suavissimus odor erupit.

— Eusebii Prioli Veneti abbatis carcerum ordin. camaldulensis, pro Rev. Pet. Delphino oratio funebris.

(2) Delphini Veneti generalis totius ordinis camaldulensis epistolarum libri XII, in lucem editi curâ et studio Jac. Brixiani. Venetiis, arte et studio Bon. Benalii, 1524, in-folio.

(3) Hinc tantus ille studiosorum virorum ardor est, ubi sese præbet

lettres dictées par le cœur, et où, comme dans un miroir, se reflètent la piété, le savoir, la charité, et toutes les vertus de Delfini. Un religieux camaldule nous dit que son général avait les cheveux blancs, la figure majestueuse, la parole douce et modeste (1).

A Florence les maîtres n'avaient pas manqué au fils de Laurent le Magnifique. Delfini, choisi pour lui enseigner les premiers éléments de la langue latine, et sans doute pour aider les autres professeurs, n'avait cessé de prophétiser que l'enfant attirerait un jour les regards. Avec quel soin le bon frère veillait à ce que le poison de la flatterie ne vint pas corrompre les dons qu'il admirait dans son élève! On a pu voir que Delfini, comme un ange gardien, vient à tout moment offrir son assistance à son disciple bien-aimé. Si le sort exile le cardinal, Delfini est là qui apprend au proscrit à supporter chrétiennement ce châtement providentiel. Quand le ciel s'apaise, et que les Médicis, éprouvés par le malheur, rentrent à Florence, une voix se fait entendre à l'oreille du légat de Jules II; voix chrétienne qui ne ressemble guère à cette musique de paroles adulatrices dont on cherche à l'étourdir; c'est celle de notre camaldule. Dieu vient d'élever à la papauté le cardinal de Médicis, qui a pris le nom de Léon; on peut être sûr que Delfini n'est pas loin: il écrit au souverain pontife:

« Quoique plusieurs de vos ancêtres ont été de vrais lions en sagesse et en doctrine, je ne sais quel présage

occasio, coemendi (rarissima enim est), ut nullo parcant auro, argentum verò plenâ manu disseminent, quò vel unum exemplar consequi valeant; adeò ut nuper cùm Parisiis hastæ unicum subjiceretur, mille gallicis libris in publicâ auctione venundatum sit. — Observatio prævia: Veterum Scriptorum et Monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio; studio et operâ Domni Edmundi Martene et Domni Ursini Durand... benedictinorum è congregatione sancti Mauri. Parisiis, 1724, in-folio.

(1) Corpore exiguus, capite venerabilis, facie decorus, incessu gravis, eloquio dulcis et affabilis, sermone tamen ipso modestus, elegantia ac sententiis refertus. — *Veterum scriptorum, etc., — p. 1229-1230.*

m'annonce que ce nom de *Leo* vous vient directement de Dieu: vous l'avez pris ainsi qu'il est écrit, comme un signe de sagesse et de terreur: de sagesse pour l'âme obéissante, de terreur pour l'âme rebelle; il sera l'objet des respects et de la vénération de tout ce qui porte un nom chrétien.

» Soyez béni, car vous avez été fidèle aux exemples de la vieille famille des Médicis: vos oreilles se sont ouvertes aux cris du pauvre et de l'indigent. Vous vous rappelez sans doute les mots de l'Apôtre: Soyez hospitalier, c'est par l'hospitalité accordée aux anges que plusieurs ont trouvé grâce devant le Seigneur (1). »

Voilà ce que le bon frère disait à Léon X, pendant qu'Érasme, qui venait de quitter l'Italie, écrivait d'Angleterre au pape nouvellement élu:

« Léon X, vous nous rendez le gouvernement heureux de Léon I^{er}; la piété érudite et le goût musical de Léon II; l'éloquence féconde et l'âme de Léon III, qui n'a ployé ni devant la bonne ni devant la mauvaise fortune; la simplicité et la prudence, vantée par le Christ, de Léon IV; la sainte tolérance de Léon V; l'amour pour la paix de Léon VI; la vie toute céleste de Léon VII, l'intégrité de Léon VIII, la bonté de Léon IX: voilà ce que vous nous rendez, nous en avons pour garants et ces noms sacrés qui sont autant d'oracles, et le passé, et l'avenir (2). »

Combien le langage du moine est préférable à celui du

(1) *Quamvis enim complures fuerint antecessores tui et vitæ et doctrinæ insignes, Leones, ego tamen quodam futurorum præsidium tibi divinitus hoc nomen puto, ut foret, quemadmodum scriptum est, sanctum et terribile nomen tuum. Sanctum utique fidelibus, terribile infidelibus, venerandum populo christiano.*

Servasti accuratissimè vetus domus Medicis institutum, ut semper patuerint aures tuæ hospitibus et egenis. Sciebas enim monuisse Apostolum: Et hospitalitatem nolite oblivisci; quidam enim per hanc placuerunt angelis hospitio receptis. — Veterum scriptorum, etc., collectio, p. 1213-1214.

(2) *Erasmi Epist., lib. II, ep. 1. Voir ce qu'Érasme dit de Léon X, ep. 1, l. II; ep. 80, l. XXIX; ep. 28, l. I.*

philosophe ! Le Batave ne fait que répéter les hymnes que l'adulation vient d'écrire sur le fronton de tous ces temples, sur la corniche de tous ces arcs de triomphe, sur le socle de toutes ces statues de pierre, de bois, de carton, érigées en l'honneur de Léon X, et que Penni nous a si complaisamment décrits. C'est de la flatterie mise en belle prose, et dont Érasme attend une récompense; il ne prête pas même ses louanges, il les vend. Mais le moine, c'est une leçon indirecte qu'il donne au pape, son ancien élève, car il n'a pas voulu perdre ses droits de professeur. Quoique vivant dans la solitude, il sait ce qui se passe dans le monde. Avant d'entrer au couvent, il avait beaucoup pleuré. Il aime ceux qui pleurent, et il voudrait que le pape essuyât leurs larmes. Au delà des mers est un exilé, Soderini, qui mourra si Léon X ne le rappelle. Dans les prisons de Florence gémit l'ancien secrétaire de la république, Machiavel, qui s'est laissé entraîner dans la conspiration de Boscoli contre les Médicis : il faut que le pape lui pardonne, s'il veut accomplir le précepte de l'Apôtre, et plaire à son vieux camaldule.

Si le cardinal n'avait pas revu plus tôt cette chère Florence d'où l'avaient chassé les factions, c'est que toujours Soderini lui en avait barré le chemin. A son tour, le gonfalonier avait éprouvé combien est fragile ce pouvoir que le peuple ôte ou rend dans un moment de mauvaise ou de bonne humeur.

Heureusement Léon X savait combien est dur le pain que l'exilé mange sur une terre étrangère, et deux jours après son couronnement il rappelait le gonfalonier. Plus Soderini avait été malheureux, plus le bref du pape devait être affectueux : on dirait que Delfini l'a dicté :

..... « Nous conjurons Votre Seigneurie, dit Léon X, aussitôt qu'elle aura reçu et notre lettre et notre bénédiction, de se mettre en route, et sans délai de venir nous trouver; plus vous mettrez de diligence dans vos préparatifs de départ et dans votre voyage, plus nous serons heureux (1).

(1) *Speramus ex hujus modi nostrâ assumptione utriusque familiae*

Quel exilé aurait pu résister à de si tendres avances? Aussi le gonfalonier se met-il en chemin comme le pontife le veut, sur-le-champ, et sans songer à revoir cette Florence qu'il a gouvernée pendant dix ans environ. Il arrive d'un trait à Rome, tombe aux genoux du pape, qui le relève et l'embrasse tendrement. Désormais il n'y a plus de Florence pour le proscrit : sa patrie, c'est Rome, où Léon X le traite en véritable souverain. Il a conservé le titre que le peuple lui conféra; on dit à Rome : le gonfalonier Soderini. Logé sur le mont Citorio, il voit à ses pieds cette autre reine déchue, qui, après sa chute, a comme lui gardé son vieux nom. Semblable à la ville éternelle, Soderini a des courtisans nombreux, devant lesquels il joue toujours le rôle de dictateur. Un jour, un de ses hôtes s'avise de rappeler au proscrit le temps où il exerçait la première magistrature en Toscane. Le vieillard relève fièrement la tête, et demande depuis quand Soderini a cessé d'être gonfalonier de Florence (1).

Du moins, sur la terre étrangère, Soderini était libre et voyait la lumière; mais Nicolas Machiavel, plus malheureux, plongé dans un cachot, attendait avec ses complices l'heure du jugement (2). Il passait pour démagogue : sa haine contre ces marchands de laine qui, sous le nom de Médicis, s'étaient faits rois de Florence, éclatait à chaque

rebus atque commodis non minùs esse consultum quàm si cardinalis ipse germanus tuus quem meritò quidem præcipuâ in veneratione habemus, ad ejusdem pervenisset auctoritatis gradum. Quocirca, ut nostrum erga te amorem immensum quidem uberius coram declarare tibi et plurima invicem conferre, ut vehementissimè desideramus, possimus, nobilitatem ipsam tuam hortamur in Domino ut, receptis presentibus cum nostrâ benedictione et gratiâ, itineri se accingere et continuo itinere ad nos venire velit; cujus adventus ad nos, prout te avidissimè expectamus, eò nobis erit gratior, quò celerius veneris. — Vita di Pietro Soderini, dall' abbate Silvano Razzi, monaco camaldolese. Padova, 1737, in-4°, p. 127-128.

(1) Egli non sapeva ancora di non essere gonfaloniere, perchè non sapeva chi l'avesse deposto. — Razzi, p. 127-128.

(2) Monaldi, Storia delle fam. Fior., Mss. Bibl. Magliabecchiana.

instant, et l'on disait que, pour chasser les tyrans, il se serait servi de la plume et du poignard. Léon X réclama et obtint la liberté de l'écrivain, de Nicolas Valori et de Jean Folchi. Boscoli et Capponi auraient dû la vie à l'intercession du pape (1), si la justice, qui n'était guère patiente à Florence, ne se fût hâtée de demander et de verser le sang des deux conspirateurs.

A peine Machiavel était-il sorti de prison, qu'il s'était hâté d'écrire à François Vettori, son protecteur, alors ambassadeur de Florence près de la cour de Rome.

« Me voilà donc libre, lui disait-il; j'espère bien ne plus rentrer en prison, je serai plus prudent désormais; les temps deviendront meilleurs et les hommes moins soupçonneux.

» Vous savez la triste position de messer Toto; je vous le recommande; il voudrait, ainsi que moi, entrer au service de Sa Sainteté. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de notre seigneur; qu'il tâche de m'employer lui ou les siens. Je vous ferais honneur, j'en suis sûr. »

François Vettori répond sur-le-champ à son ami :

« A peine le cardinal de Médicis était-il élu pape, que je lui demandai votre liberté : c'est la seule grâce que je sollicitai de Sa Sainteté; et combien je suis heureux d'apprendre que vous êtes libre! A présent, cher compère, je n'ai qu'une recommandation à vous faire, c'est de montrer du courage. Quand la fortune des Médicis se sera raffermie, vous ne resterez pas à terre. »

Machiavel n'avait pas été compris par François Vettori; ce n'était pas des consolations qu'il demandait à son ami : à tout prix il voulait rentrer dans les affaires.

« Oui, répond-il à l'ambassadeur, tout ce que j'ai de vie, je le dois au magnifique Julien, et, s'il plaît à mes maîtres de ne pas me laisser à terre, j'en aurai une grande joie, et

(1) Nerli, *Commen. di Fior.*, lib. vi.

je pense que je me conduirai si bien, qu'ils auront lieu d'être contents de mes services (1). »

Au moment où Léon X rendait la liberté à Machiavel, le prisonnier travaillait à son livre du Prince, déification du *fatum* des Anciens, ou de ce que la politique a nommé, de nos jours, nécessité. Il l'écrivait, afin que ces Médicis, qu'il avait voulu chasser de Florence, voyant combien était grande sa science politique, ne le laissassent pas languir plus longtemps dans la misère; car le gibelin ne pouvait pas supporter la pauvreté, qu'il regardait comme une chose infâme. Que Julien ou Léon X lui donne un emploi, même parmi ses familiers, le républicain ne se fera pas violence pour l'accepter. Il est prêt à rentrer au service de maîtres qu'hier encore il consentait à poignarder. Les Médicis eurent peur, et le laissèrent « à terre. » Nous verrons plus tard, mais les larmes aux yeux, que le génie commet des fautes que le simple bon sens sait éviter (2).

A Florence, où l'avènement de Léon X à la papauté fut fêté comme à Rome, un marchand avait inscrit sur un arc de triomphe :

Au restaurateur de la religion, de la paix et des arts.

Ce marchand avait compris et deviné Léon X. C'est bien à ces trois grandes œuvres qu'il songeait à se vouer en montant sur le trône. Le protestantisme a méconnu ce pontife : il n'en fait qu'un artiste auquel il veut bien accorder quelques louanges. Léon X fut un grand pape et un grand souverain. C'est dans cette triple vie de pape, de souverain, d'artiste que nous l'étudierons. Jusqu'à son dernier soupir, nous le verrons travailler au triomphe de la paix et des lettres. Au lecteur catholique aveuglé peut-être par de funestes préventions puisées dans les écrits d'écrivains dissidents,

(1) 18 mars 1513.

(2) Voir, dans le t. II, le chapitre qui a pour titre : LES HISTORIENS.

nous ne demandons qu'une chose, c'est de n'ajouter foi qu'aux faits : les faits sont la poésie de l'historien.

Le rappel de Soderini, le pardon accordé aux conspirateurs florentins, et d'autres actes de générosité toute royale, causèrent dans Rome une joie inexprimable ; cette fois, le peuple fit comme les poètes : il se mit à chanter dans des sonnets le successeur de Jules II. Léon X, dès qu'il paraissait en public, était accueilli par des cris d'admiration et de reconnaissance. Rome, après tant de luttes sanglantes, allait donc jouir du repos. Dieu semblait avoir suscité Léon X pour relever tout ce que le passé avait si fatalement renversé : pour apaiser les haines, réconcilier les esprits, ramener les cœurs égarés, réunir dans un même amour envers le saint-siège les souverains nationaux et étrangers.

Tout est à étudier dans un prince qui débute sur le trône ; on ne doit pas le perdre un moment de vue ; il faut s'attacher à ses pas, le suivre dans son palais, l'accompagner hors de sa cour, et chercher surtout dans sa correspondance à surprendre les secrets de son âme. Voyons ce que gagnera Léon X à cette appréciation intime.

Il existait à Florence de pauvres religieuses qui avaient souffert dans les guerres civiles dont cette ville avait été le théâtre. L'image de ces saintes filles sincèrement attachées aux Médicis, se présente bien vite au nouveau pape, qui leur envoie deux cents écus d'or en signe de reconnaissance, leur demandant, pour ce petit présent, de recommander, dans leurs prières, à Dieu et à la bienheureuse Vierge, celui qui n'a rien fait encore qui lui méritât le titre de vicaire de Jésus-Christ sur la terre (1).

Dans toutes les lettres qu'il écrit immédiatement avant et après son couronnement, ce qu'il demande avec le plus

(1) Vos tantùm et hortor singulas et amanter, et paternè rogo, Deo optimo maximo, beatissimæque semper Virgini quibus quidem vestras preces esse gratas et probatas puto, eo nomine gratias agatis, quòd me nihil omnino de sese meritum, sui vicarium filii gerere in terris voluerunt, atque in hujus pontificatus tam illustri fastigio collocaverunt. Sacris

d'insistance, ce sont des prières pour le repos de la chrétienté. Trop de sang et trop de larmes ont été répandus. Un moment, sous Jules II, le canon a cessé de gronder, et dans ce court intervalle de repos quelque chose de merveilleux s'est passé à Rome. On a vu accourir de toutes les provinces vers la capitale du monde chrétien, les artistes les plus éminents. San Gallo, Bramante, Fr. Giocondo, Michel-Ange, Raphaël d'Urbin, Peruzzi, Sodoma, sont venus visiter la ville sainte. C'est la papauté qui leur en fait les honneurs. La place de Saint-Pierre est un vaste atelier où l'on remue et où l'on travaille le marbre la nuit et le jour, et les collines qui l'environnent sont un immense cimetière qu'on fouille incessamment pour en exhumer les statues antiques qui y dorment ensevelies depuis des siècles. A chacune de ces résurrections assiste un humaniste qui chante la relique en latin ou en italien. Que la paix dure encore quelques années, et la Rome d'Auguste va renaître ; Léon X le Florentin veut y attirer toutes les gloires. Aussi comme il s'inquiète, en chrétien d'abord, des dissensions qui menacent, même de loin, le repos des nations ! Sigismond, roi de Pologne, nourrissait contre Albert, marquis de Brandebourg, une vieille haine qui ne demandait pour éclater qu'une occasion favorable. Il fallait empêcher un conflit entre les deux princes. Alors la voix de la papauté était toute-puissante ; on l'écoutait comme un écho de la voix même de Dieu. Le pape lui écrit : « Au nom de l'intérêt et de l'amour paternel que je vous porte, modérez les transports de colère qui vous animent ; attendez l'arrivée du légat que je vous envoie, et qui écouterà vos plaintes et vos doléances respectives. Si vous le préférez, prenez pour arbitres les Pères du concile de Latran, qui peuvent bien terminer les

virginibus Muratorum Florentia. — Petri Bembi Epistolarum familiarum libri vi ; ejusdem, Leonis X, pont. max. nomine scriptarum lib. xvi. Venetiis, 1552, in-8°. — Ep. Leonis X, lib. 1, ep. 24, tert. Non. Ap. 1513.

différends qui surviennent entre des rois, des ducs ou des princes (1).»

Albert dut à cette intervention du saint-siège la conservation de ses États, que Sigismond s'apprêtait à envahir; mais il oublia bien vite le service que la papauté lui avait si généreusement rendu; et lorsque, quelques années plus tard, un moine augustin vint prêcher la révolte contre Rome, un des premiers il renia la foi de ses pères. Il est vrai de dire que l'apostasie lui valut une couronne usurpée, les biens de l'ordre Teutonique, dont il était le grand maître, les revenus du clergé catholique, les pierreries des autels, et jusqu'aux celliers des couvents: la fidélité au saint-siège ne lui aurait donné que la paix de l'âme.

Un autre prince catholique devait trahir plus cruellement encore le saint-siège et son bienfaiteur: c'était Henri d'Angleterre.

A l'âge où l'âme insouciant ne rêve que plaisirs, Henri s'occupait de choses sérieuses. S'il aimait à monter un cheval fougueux, à rompre une lance dans un tournoi, à danser dans un bal pour montrer les grâces de sa personne (2), il cherchait aussi la solitude pour étudier. Ses livres habituels étaient des livres de théologie; saint Thomas d'Aquin était son auteur favori. Dans ses moments de loisir, il avait composé en musique des messes d'église (3).

Ses ambassadeurs auprès des puissances étrangères étaient en général des aristotéliens. Son légat à la cour de Rome, l'évêque de Worcester, s'était fait estimer de Jules II par sa prudence, sa probité, ses mœurs et sa science. Le cardinal de Médicis l'aimait d'une affection particulière, comme il le disait à tout le monde. L'évêque le voyait souvent, et la

(1) Sigismundo Poloniae Regi, xv cal. april. 1515, ante coronationem. — Petri Bembi Epist. Leonis decimi Pont. Max. nomine script., lib. primus, ep. 13.

(2) Lingard, Histoire d'Angleterre, t. VIII, p. 8. Paris, 1826.

(3) Er batte zwei Messen componirt. — Thomas Morus, von Rubhart, p. 194.

conversation roulait presque toujours sur le jeune Henri, qui promettait au monde un monarque accompli (1).

Il fallait, par de douces paroles, attacher au saint-siège plus étroitement encore, s'il était possible, une âme si merveilleusement organisée. Celles que le pape lui adressa étaient faites pour charmer l'oreille d'un écolier qui se piquait de beau latin, et le cœur d'un prince qui se faisait gloire du titre d'enfant soumis de l'Église. Le pape s'attachait à relever, en termes magnifiques, les belles qualités du légat de Henri, la piété, l'attachement au saint-siège du monarque anglais, les dons heureux que le ciel lui avait accordés, « et qui germeront bientôt, disait-il, et produiront des fruits abondants pour la république chrétienne (2). » En lisant ces lettres, vous retrouvez l'élève de Politien amoureux comme son maître de l'épithète. C'est Bembo qui les écrivait le plus souvent, mais sous la dictée du pape, car la formule païenne ne s'y montre que rarement.

De nos jours, le pape n'écrirait pas autrement. Le moindre des billets de Léon renferme quelques élans de dévotion à la Divinité ou à la Vierge Marie, aux saints apôtres ou au patron de l'Italie; son langage est partout digne et chrétien; à chaque ligne c'est un parfum nouveau de charité: pour le pape, aimer c'est un besoin. Il dit à tout le monde, Je vous aime: à Sigismond, au roi d'Angleterre, aux religieuses de Florence, à Raimond de Cardonne, vice-roi de Naples, au roi de France lui-même, Louis XII, qui avait souffert qu'on mit Jules II sur la scène.

« Je suis heureux, écrivait-il à son frère Julien, que mon élévation au trône pontifical ait été accueillie avec joie par le roi de France. Oui, je suis de votre avis, il faut chercher à

(1) *Indoles ex quâ præclara omnia spectari possunt.* — Apol. Reg. Angl. Brixia, 1741, p. 86.

(2) ... Et tu de tuis virtutibus uberrimos jucundissimosque fructus, et christiana respublica de te magnos proventus, egregia incrementa, illustres utilitates sit perceptura. — Henrico regi Britanniae, tertio non. Apr. 1513. — Bembi Ep., ep. 23.